



# Issa NLAREB

Préface de  
Yannick Noah

En collaboration avec  
Emmanuelle Dal'Secco

# SAUVÉ PAR LE SWING

Le destin hors norme d'un enfant des rues  
devenu champion de golf

ALISIO  
SPORT

**« C'est ainsi que je suis né. Le 1<sup>er</sup> août 1990.  
Sur le golf de Yaoundé, entre les trous n° 10 et n° 11.  
Qu'en disent ceux qui ne croient pas au destin ? »**

Camerounais, orphelin de mère, jeté à la rue à 11 ans, Issa Nlareb survit en ramassant les balles égarées sur le parcours de golf de Yaoundé. Très vite, il se forme en solo, en observant, et ce sport devient plus qu'un moyen de subsistance : une promesse. À force d'obstination, il accède au statut de professionnel à 18 ans, enchaîne les victoires et s'impose numéro un au Cameroun et au Nigeria. Premier Africain à intégrer la troisième division européenne, il semble lancé vers les sommets...

Mais, en 2018, une méningite fulgurante le plonge dans le coma. Il doit être amputé des deux jambes et de huit doigts. Son corps est brisé, pas sa volonté. Habité par une détermination farouche et soutenu par ses proches, il doit tout réapprendre : marcher, jouer, vivre. Il retrouve alors le chemin des greens et s'impose parmi les figures majeures du paragolf mondial, tout en persévérant sur l'Alps Tour, l'un des circuits européens « valides » les plus exigeants.

**Un récit puissant, incarné et inspirant.  
Un destin lumineux, celui d'un homme debout.**

Sélectionné pour porter la flamme olympique de Paris 2024, **Issa Nlareb** incarne une force rare : celle qui naît de la chute et se forge dans la persévérance. Golfleur professionnel, il est également enseignant de golf.

ISBN : 978-2-37935-656-8



9 782379 356568

20,90 €  
Prix TTC France



Rayons : Sport, Témoignage

# **SAUVÉ PAR LE SWING**

Conseillères éditoriales : Anne Bayard et Emmanuelle Dal’Secco  
Suivi éditorial : Manuella Guillot Michaud  
Relecture-correction : Audrey Peuportier  
Maquette : Jennifer Simboiselle  
Photo de couverture : Lionel Antoni

© 2026 Alisio,  
une marque des éditions Leduc  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
ISBN : 978-2-37935-656-8

**ISSA NLAREB**

**Avec Emmanuelle Dal'Secco**

# **SAUVÉ PAR LE SWING**

**Le destin hors norme  
d'un enfant des rues  
devenu champion de golf**

**Préface de Yannick Noah**

A L I S I O



## Préface

Je suis heureux qu'on s'intéresse au parcours de notre «petit», une aventure complexe et profondément inspirante, qui raconte aussi notre Cameroun et un peu de l'histoire de ma famille.

Zach, mon père, a toujours été quelqu'un de rare. Chez lui, à la même table, s'asseyaient le jardinier et l'ambassadeur. Et Issa aussi. La maison du patriarche, à Yaoundé, était ouverte en permanence. C'était une fête, un lieu de passage, une grande propriété, où ma mère avait même créé une école. Il y a trente ans, ce quartier était encore la brousse. Dans mes souvenirs d'enfance, un vieux monsieur y élevait des autruches. Peu à peu, la propriété s'est métamorphosée en oasis au cœur de la ville.

Chez mon père, tout était ouvert aux enfants, aux jeunes. En échange d'un coup de main au jardin, il offrait une paire de chaussures, un repas, un peu d'aide. Il cherchait toujours à

rendre service, à créer du lien, très sensible aux personnes qu'il pouvait aider. Je me souviens de nos visites au grand marché de Mokolo. Il connaissait toutes les femmes qui vendaient leurs légumes sur le sol par leur prénom. Il entretenait avec les gens de la rue cette relation authentique que j'ai toujours trouvée élégante et humaine.

Après le football et le tennis, il s'est pris de passion pour le golf, surtout pour le golf de Yaoundé. Il y passait beaucoup de temps, à planter des arbres, à aménager le terrain. Aujourd'hui encore, quand j'y joue, on me dit : « Celui-là, c'est ton père qui l'a planté. Cette branche, c'est lui qui l'a fait couper parce qu'elle gênait ses trajectoires. » Il avait un lien très fort avec les caddies, avec tous ceux qui travaillaient sur le parcours. Il appelait les enfants « mes petits » et avait pour eux une affection sincère, en particulier pour Issa, l'enfant futé.

Je suis parti vivre en France assez tôt, ne revenant au Cameroun que durant les vacances de Noël. Je connaissais ces enfants de vue, sans me souvenir précisément d'Issa adolescent. Puis je suis rentré au Cameroun pendant le confinement. Entre-temps, je m'étais moi-même mis au golf. C'est là que j'ai remarqué ce joueur amputé, avec son sourire magnifique, une façon franche et décomplexée de parler de son handicap, une grande qualité de jeu et, surtout, des projets. Il dégageait une force tranquille, à la fois timide et puissante, qui m'a immédiatement touché. Issa m'a raconté à quel point mon père l'avait aidé.

Cet orphelin égaré a trouvé refuge sur un golf. Il y a vécu la solidarité de ses membres. C'est ça, l'esprit du golf. On imagine souvent un univers élitiste, mais ce qu'Issa raconte est tout l'inverse. Le golf, né dans les sphères aristocratiques anglaises, s'est démocratisé ces trente dernières années. Il existe des golfs à la campagne où l'on joue en tee-shirt. Quand je suis en tournée, c'est souvent là que je me ressource, loin de l'état d'esprit parfois plus fermé des grandes métropoles.

Dans cette fourmilière vivante, Issa a trouvé une famille. Et il avait du talent, une sensibilité rare. Le golf est devenu pour lui un ascenseur, un moyen de survivre. Et il a survécu de manière extraordinaire. Son histoire est dingue.

Depuis trois ans, j'ai pris la responsabilité d'entraîner l'équipe de France de tennis handisport. Il y a bien sûr la pratique sportive, mais aussi le volet personnel. En écoutant les histoires des joueurs, j'ai compris que la vie est parfois brutale, mais qu'elle forge aussi des forces rares. Tous ces sportifs ont des parcours incroyables de courage et de résilience. J'ai appris énormément à leur contact.

Quand je vois Issa jouer, il m'inspire. Il inspire aussi les valides. Mais son parcours n'a pas été simple.

Dans ce livre, il parle des difficultés à s'imposer sur le circuit international quand on est joueur africain : le manque de soutien financier, les visas, l'impossibilité de se constituer une équipe, l'isolement, parfois le racisme. Je l'ai vécu moi aussi.

Ma philosophie est simple : quand il y a un problème, même un très gros problème, il y a toujours une opportunité cachée. Soyons honnêtes : quand tu es un golfeur africain handicapé, tu es mal barré. Mais, même s'il ne coche pas toutes les cases, Issa est un ambassadeur. C'est lui qui doit montrer la voie.

C'est un pionnier. Et on a besoin de pionniers.

Dans notre société, être différent reste compliqué. Les sportifs en fauteuil arrivent trois heures avant tout le monde à l'aéroport, sortent en dernier de l'avion. Les restaurants ne sont pas adaptés. Les trottoirs sont un parcours du combattant. C'est un quotidien difficile, encore plus en Afrique. Mais être différent peut aussi devenir une opportunité. Il faut la saisir.

Dans ce contexte, le sport est une école formidable. Il apprend à faire avec ses faiblesses. À se confronter à soi-même. À affronter l'adversité.

D'une manière générale, je me suis aperçu, en observant les grands champions, que beaucoup avaient une blessure affective forte. Ils cherchaient, dans la réussite, une reconnaissance extérieure qu'ils n'avaient pas reçue. Presque de l'amour. Le manque est devenu leur atout.

Et c'est ce qui a probablement sauvé Issa.

Pourquoi s'entraîne-t-il tous les jours ? Pourquoi cette résilience ? Ce n'est pas inné. Ça vient du parcours, des accidents, des étapes difficiles surmontées. Le golf, comme le tennis, est un sport solitaire, très mental. Sur un parcours,

on joue réellement vingt-cinq minutes. Le reste du temps, on pense. Il faut gérer ce dialogue intérieur, sans idées parasites. Le public peut encourager, mais aussi déstabiliser.

Alors, parfois, la musique adoucit les cœurs. Issa le sait mieux que quiconque : il l'écoute partout, tout le temps, y compris sur le practice. Ce n'est pas un détail. La musique tient une place immense dans la vie des Camerounais – et, bien sûr, dans la mienne. Quand on voyage, quand on est seul dans une chambre d'hôtel, la mélancolie s'installe. La distance, la sensation d'être entre deux mondes. La musique vous ramène chez vous, vers vos racines. Elle devient une compagne de route.

J'ai connu ça très tôt. Quand j'ai quitté le Cameroun pour vivre en pension, j'ai piqué les disques de ma mère. Écouter Alain Barrière ou Moustaki sur mon mange-disque, c'était une façon de me rapprocher d'elle. Plus tard, aux États-Unis, écouter de la musique camerounaise me ramenait immédiatement à mon enfance, à une chaleur, à une présence, à quelque chose de fondamental que l'exil ne peut effacer.

J'ai retrouvé Issa en mai 2025, à Roland-Garros. Il me considère un peu comme son grand frère – parce que le Cameroun est une grande famille. Cette proximité, qui peut sembler excessive ailleurs, je la reçois toujours avec délicatesse. Dans les allées, interpellé à chaque pas, je retrouve pourtant mon petit gars, tout sourire, et quelque chose change immédiatement. Le fait que l'on passe du temps

ensemble, tout à coup, le rassure. À ce moment-là, il n'y a plus Yannick Noah. Il n'y a plus de statut, plus de projecteurs. Il y a deux frères de Yaoundé.

Je repense souvent à 1983. À cette balle de match à Roland-Garros contre Mats Wilander. À la folie de mon père qui saute sur le court et m'offre ce moment unique de ma vie. Il a touché des gens qui n'étaient pas forcément amateurs de tennis. Il parlait d'autre chose. De lien. De filiation. D'amour. Quand mon père venait en France, il voulait toujours, dès sa descente d'avion, que je l'emmène boire une bière en terrasse à Saint-Germain-des-Prés. C'était là qu'il avait fait ses études. Quelques mois après ma victoire, alors que nous étions attablés au soleil, un homme est venu pour un autographe. Puis une femme pour une photo. Puis un autre. J'ai commencé à m'agacer. Et mon père m'a arrêté net : « C'est la dernière fois que tu me dis ça. Tu arrêtes tes conneries. Tu as vu comme cette dame était heureuse ? Elle tremblait. Tu as cette chance incroyable de pouvoir donner du bonheur aux gens. Alors tu continues. Et je m'en fous si je dois attendre une heure pour te parler. Si tu voulais être tranquille, tu n'avais qu'à perdre à Roland-Garros. »

Je ne l'ai jamais oublié.

Alors, quand cette énergie vient vers moi, même si mes pensées sont ailleurs, je lui consacre le temps nécessaire. Et, ce jour-là, dans les tribunes de Roland-Garros, Issa a eu une place particulière. Je veux croire que ce temps partagé

a compté pour lui. Parce que je sais que ces instants fugaces peuvent résonner longtemps. Dans sa vie comme dans la mienne.

Son potentiel d'inspiration est immense. Il a su se hisser parmi les meilleurs mondiaux, et cela lui confère une responsabilité particulière : on ne joue jamais seulement pour soi. Quand on marque un but, on ne regarde pas ses pieds. Quand on remporte une balle de match, le regard se porte vers ceux qui croient en nous.

Issa joue, lui aussi, pour quelqu'un. Et c'est peut-être là son destin. Son secret.

Nous sommes tous des passeurs.

Voilà ce que j'ai envie de dire à un enfant qui, comme Issa, se sent hors jeu dans la vie. À travers le sport, il peut trouver des réponses, apprendre sur lui-même, se faire des copains, trouver une famille. J'ai été sportif toute ma jeunesse et une partie de ma vie adulte, et quand les lumières s'éteignent, il reste les amis. Les vrais. Ceux du sport. Ceux qui répondent au moindre coup dur.

Issa a été sauvé deux fois par le sport. Aujourd'hui, à son tour, il sauve quelque chose chez les autres : une confiance, un élan, une possibilité. Sans discours, simplement par sa présence, par ce corps debout, réinventé, qui avance. Il joue pour l'enfant qu'il a été et pour tous ceux qui cherchent encore leur place.

Son parcours n'est pas une leçon, ni un modèle à copier. C'est une trajectoire unique, forgée dans l'épreuve. Une

*Sauvé par le swing*

manière de tenir le monde, malgré tout, et de continuer à avancer.

Il n'a pas choisi son destin. Mais il a choisi ce qu'il en ferait.

C'est peut-être là sa plus grande victoire.

Respect !

Yannick Noah

# Prologue

## Maman, sauve-moi !

Jeudi 8 février 2018.

— Nina, t'as pas vu ma chaussure de golf ? Celle en cuir blanc ? Ça fait quinze minutes que je la cherche. Mon vol est dans trois heures...

— ...

— Taille 47 quand même, c'est pas un truc qui se perd !  
En m'accroupissant près du lit, je la repère sous le sommier. Le petit doudou de Malika y est lové. Je souris, sans m'attarder. Un baiser à ma femme et à mes trois enfants, et je claque la porte. Ma valise devant, mon encombrant sac de golf sur l'épaule.

Direction l'aéroport de Yaoundé. Destination : Le Caire, en Égypte. C'est le début de la saison du circuit professionnel européen de golf masculin et je suis engagé

sur l'Ein Bay Open, le tournoi d'ouverture. En février, les joueurs, engourdis par le froid, se réfugient sous le soleil africain.

À l'atterrissage, je regarde à travers le hublot dans l'espoir d'apercevoir les sommets des pyramides de Gizeh. Mais une brume opaque, mélange de sable et de pollution, nimbe la capitale égyptienne.

À deux heures de route de l'aéroport, le resort implanté sur le golf est un petit paradis, un hôtel grand luxe avec plage privée ouvrant sur le golfe de Suez, à vingt kilomètres du mythique canal. Trois parcours arrachés au désert, des îlots de verdure au milieu d'une ribambelle de lacs, à l'ombre des palmiers, et qui tranchent avec la rudesse du désert Arabique.

Au bar de l'immense piscine, je retrouve mes deux potes en train de siroter une boisson glacée : Matyas Baldauf, le Hongrois, et Nicolas Aparicio, le Français. Pour alléger la facture, nous partageons la même chambre.

Après une première journée zen, nous partons reconnaître le parcours. Une mise à cent euros chacun pour mettre du piment dans notre swing. Je me sens porté, précis, en confiance. Toutes les planètes semblent alignées : ce séjour égyptien sera mémorable.

Trou n° 10. Le soleil. La canicule. La fournaise.

Je grelotte. Putain de froid d'enfer. Absurde.

En quelques minutes, mon corps se délite. Des sensations incohérentes, inexplicables.

— Les gars, j'arrête. Il y a un truc qui cloche. Je suis gelé.

- Tu délires, il fait au moins 24 °C !
- Tu ne vas pas nous lâcher comme ça. Tu nous mets la pâtée.
- Non, je ne blague pas, finissez sans moi. Je rentre. Je me traîne jusqu'à ma chambre. Une douche brûlante, sous la couette... je sombre.
- Une main effleure mon cou, celle de Nicolas, inquiet.
- Matyas, il ne va vraiment pas bien.
- On fait quoi ?
- Attends, j'appelle mon grand-père en France. Il est médecin.
- Papi, on a un souci. Je vais filmer un copain avec la cam', et tu me dis ce que tu en penses.
- Dis-lui de reprendre deux comprimés de paracétamol. Et passez-le sous l'eau fraîche.
- Parvenant à me lever pour recevoir ces ablutions, je ressens une légère amélioration. Après négociation, mes partenaires me convainquent d'aller dîner.
- Équipé pour affronter le blizzard africain, en doudoune à fourrure et bonnet, je pénètre dans le restaurant, au milieu d'un bataillon de golfeurs en tee-shirt et slip de bain. Je suis la risée. On immortalise la scène, photo pourrie que j'ai conservée.
- Marre de ce cirque. D'un pas lourd, je retourne dans mon igloo.
- 5 heures du mat'. Jour de compétition. Je suis le premier à entrer en lice.
- Debout, couché, séché.

Je m'écrase sur le carrelage, incapable de bouger mes extrémités.

Le bruit sourd a réveillé Nicolas et Matyas. Ils hissent mon corps ramolli sur le lit.

Dans un murmure :

— Les gars, prévenez Estelle Richard que je ne peux pas jouer.

Alertée, la présidente du tournoi envoie un médecin, qui s' imagine sans doute appelé pour un simple rhume.

Quand il entre :

— Mais... c'est quoi ce bazar ? Le patient est inconscient.

\*\*\*

Je suis encerclé par les flammes.

Des cris. Des maisons calcinées. Des corps déchiquetés.

Du sang.

Au loin, un hélicoptère s'est posé. Ses pales déchirent le ciel, une tempête infernale zébrée d'éclairs.

Mes membres sont en feu.

À mesure que j'avance, ils disparaissent.

Je hurle sans voix pour échapper à cet enfer.

Seul survivant de ce chaos apocalyptique.

Je rampe.

Quelqu'un lance une échelle de corde depuis l'hélicoptère.

Mes bras sont consumés mais je parviens à me hisser.

J'implore : « Maman, Maman, sauve-moi ! Je t'en supplie. »

# Chapitre 1

## Entre les trous n° 10 et n° 11

Assise devant un miroir au rebord brisé, Nsang Lydie contemple son visage. Peut-être devrait-elle se faire couper les cheveux. Si peu de temps et elle a tant à faire...

Lentement, ses mains effleurent son ventre arrondi. Elle attend un bébé.

Depuis quand? Elle ne le sait pas vraiment. Neuf mois, à quelques jours près.

Depuis son réveil, elle ressent des pressions de plus en plus rapprochées dans le bas-ventre, auxquelles elle prête à peine attention. Elle doit laver le linge dans le ruisseau qui coule près de la maison.

Justement, ses voisines frappent à la porte. Elles iront ensemble. Lydie se lève lentement en s'appuyant sur le dossier de la chaise.

Alourdie par les vêtements des siens, qu'elle porte sur sa tête, elle avance péniblement jusqu'au filet d'eau...

En s'agenouillant, elle est saisie d'une douleur. Brutale. Profonde.

Première contraction. Son dernier bébé semble se précipiter. Saisies par l'urgence, ses amies l'aident à traverser le golf, ouvert à tous les vents, le chemin le plus court pour rejoindre, en une trentaine de minutes, la grande route qui mène à l'hôpital.

Les douleurs s'intensifient. Lydie flanche, souvent. Elle se relève péniblement et, au bout de quelques centaines de mètres, terrassée par les spasmes, elle s'effondre.

Son mari est au travail. Pas le temps de le prévenir.

Ces femmes, rompues aux accouchements à domicile, savent quoi faire. Leurs gestes sont rapides, sûrs et silencieux. L'une d'elles détache son pagne, un wax aux couleurs vives qui habille les *mamas* africaines et cache, dans ses plis, les vivres rapportés du marché.

Le rectangle de coton étendu sur l'herbe est assez large pour accueillir une naissance.

Quelques poussées, courtes, efficaces. Et voici le bébé qui glisse hors d'elle, au ras du sol, dans la rosée fraîche d'un gazon anglais.

Quittant les champs voisins où elles récoltaient l'igname, des femmes accourent, formant autour de ces deux vies emmêlées un cercle de sororité. L'une d'elles sort une machette. Le métal est usé, familier. Elle tranche le cordon d'une main experte.

Le nouveau-né crie. Un cri franc, puissant, qui rassure l'assemblée.

C'est un garçon. Un beau nourrisson de quatre kilos huit cents grammes, plein de vitalité.

\*\*\*

C'est ainsi que je suis né. Le 1<sup>er</sup> août 1990. Sur le golf de Yaoundé, entre les trous n° 10 et n° 11. Qu'en disent ceux qui ne croient pas au destin ?

Il faut maintenant me donner un prénom.

Parce qu'elle vend du poisson sur le marché, on a surnommé ma maman «Mama Moroko», le nom du maquereau.

Pour mes premiers instants de vie, les femmes du quartier choisissent ce sobriquet, qui ne m'a jamais vraiment quitté.

Il faudra plus tard me baptiser de manière officielle.

Lorsqu'elle a rencontré mon père, ma mère, d'origine chrétienne, a dû se convertir à l'islam. Lydie est devenue Mariama. Je dois, moi aussi, porter un prénom musulman.

C'est ma tante paternelle qui le choisit.

Issa.

Il signifie «Dieu est généreux», évoquant la figure biblique et coranique de Jésus de Nazareth, reconnu comme l'un des plus grands prophètes de l'islam. Issa est le messie, l'homme de paix.

Ma tante m'a raconté qu'elle avait eu des visions de l'être que j'allais devenir. Elle voyait un grand destin, le sauveur de la famille. C'est elle qui m'a enseigné le Coran.

Pour mon nom, les choses se corsent.

Mon père n'a pas «doté» ma mère. Dans de nombreuses ethnies d'Afrique subsaharienne, c'est le fiancé qui doit s'acquitter de ce «prix de la mariée» pour sceller officiellement l'union. Cette dot dédommage la famille de la femme, elle est censée compenser sa perte. Une coutume ancienne, controversée, mais encore déterminante à l'époque.

Selon la loi, leur union étant illégitime, mon père ne peut me léguer son patronyme : A Zintehem Ibrahim. Il faut bien l'avouer, nos histoires de famille sont compliquées. Ces traditions et petits arrangements avec la réalité traversent les siècles et s'imposent à chacun.

J'ai donc pris le nom de Nlareb, celui de mon oncle, un homme honorable, suivi de Amang, le prénom de mon père. Chez nous, les Bafia\*, le «A» signifie l'appartenance au nom qui suit.

Issa Nlareb A Amang.

\*\*\*

Je suis un enfant de Yaoundé, la ville aux sept collines, capitale politique du Cameroun. Une cité grouillante, chaleureuse, colorée et engorgée, où se concentrent près de deux millions d'habitants sur les dix-neuf qui peuplent le pays. Nos quartiers ressemblent encore à des villages. Les animaux de

---

\* Population bantoue d'Afrique centrale, établie au Cameroun sur la rive droite de la rivière Mbam.

basse-cour picorent dans les rues, les femmes cuisinent au pilon dans les cours et la moindre parcelle est cultivée.

Mon père est agent à la direction des impôts. Ma mère, commerçante, fait partie de ces femmes infatigables qui sillonnent les villages pour acheter les produits agricoles qu'elles revendent ensuite en ville. On les appelle les *Bayam-Sellam*, une déformation de l'anglais *buy and sell* (« acheter et vendre ») : tout est dit.

Mon enfance est bercée de couleurs vives, des parfums bruts des marchés et du tumulte des rues, dans une famille de classe moyenne modeste, sans excès mais sans manque. Le royaume de ma mère, c'est le marché de Mokolo, l'un des plus vastes à ciel ouvert d'Afrique centrale. Une mosaïque de voix, de senteurs, de marchandises venues des brousses du Centre, qui s'entassent sous un soleil brûlant. Les étals débordent de macabo, plantain, igname, manioc, papaye... Dans ce labyrinthe cosmopolite, Camerounais, Tchadiens, Centrafricains, Nigériens et Congolais se croisent, négocient, s'invectivent parfois, cherchant tous la même chose : la bonne affaire.

C'est là que j'ai grandi, entre les paniers de fruits, les sacs de tubercules et l'odeur du braisé. Notre commerce familial repose surtout sur le maquereau, un poisson que les Camerounais adorent roussir sur le gril, jusqu'à ce qu'il devienne presque noir.

La spécialité de ma mère, c'est aussi le mets de pistache, gâteau emblématique fait en réalité de graines de courge

torréfiées, de viande, de crevettes, relevé de piment et enveloppé dans une feuille de bananier avant d'être cuit à la vapeur. Sa texture moelleuse et son goût fumé sont une part de notre identité. Quand il en reste, c'est notre repas du lendemain. Je revois mes petites mains plongées dans la pâte, ce bonheur simple, tout près d'elle.

J'aide ma mère, fier comme un petit prince. Débrouillard, je connais très tôt toutes les ruses, tous les pièges et tous les recoins de la ville. Ayant appris d'elle, je me lance à mon tour dans le petit commerce, vendant arachides et maïs, arpentant les marchés à la recherche de clients.

Je suis le dernier d'une fratrie de six : une sœur, quatre frères et moi. Ma mère m'a eu tard, à presque 40 ans, après trois unions. Trois enfants du premier mariage, deux du deuxième, et un seul – moi – du troisième.

Dans notre culture, les femmes mettent au monde des enfants qui ne leur «appartiennent» que neuf mois et qui deviennent ensuite ceux du clan. «Il faut tout un village pour élever un enfant», dit un proverbe africain. La famille traditionnelle se définit au sens large. Tous les hommes sont appelés «Papa» et toutes les femmes «Maman».

Mes frères et sœurs, tous pour moitié, vivent les uns à Yaoundé, les autres au village auprès de leur famille paternelle. Ma mère leur rend visite de temps en temps, le vendredi, lorsqu'elle va chercher ses vivres à Bafia, à une centaine de kilomètres de la capitale.

Je les vois rarement, sauf durant les vacances lorsque ma mère me dépose dans son village natal de Bapé. Un hameau rural au bout d'une piste, qui n'existe sur aucune carte. Ni route, ni eau, ni gaz, ni électricité. Rien qu'une nature brute, épaisse, à peine entaillée par les chemins. Pour assurer le transport des denrées, on y fabrique des vélos en bois. Les enfants jouent sur des pousse-pousse, de frêles charrettes à deux roues à traction humaine. Un transport un peu casse-gueule.

Je grandis donc comme un fils unique : une enfance étroite mais paisible, à l'image de notre foyer. Mes parents et moi vivons dans une petite maison de Yaoundé, construite par ma mère sur un terrain que mon oncle a offert à mon père. Notre quartier est surnommé « la Jamaïque » car il est devenu la plaque tournante du trafic de chanvre et de cigarettes. À tous les coins de rue, des volutes suspectes s'échappent des narines. Juste en face, sur la colline voisine, on devine le palais présidentiel.

Nos fenêtres ouvrent, en contrebas, sur un immense terrain vert, tondu de près, à l'ombre d'arbres gigantesques, et traversé par un ruisseau. Il paraît que j'y suis né. On l'appelle le « golf ». Ce lieu étrange n'a pas de barrière : les enfants du quartier le longent pour aller à l'école sans oser y pénétrer. Notre école primaire est située à trente minutes à pied. Un trajet semé de tentations, trop riche pour un enfant curieux, autant d'invitations à l'école buissonnière. L'usine de tissus se débarrasse des imprimés militaires. Avec des tubes

de colle, nous les rapiéçons pour en faire des uniformes de petits soldats, portant à l'épaule nos fusils faits de bois. Quelques passes sur le stade de foot alors que la cloche a déjà sonné. Puis direction le manguier dont les branches ploient sous le poids de fruits généreux. Nous arrivons en classe tachés de pulpe et rassasiés pour la journée.

Je suis plutôt bon élève avec, très tôt, un goût prononcé pour les travaux pratiques, les maths et le sport, surtout le foot que je pratique assidûment avec un certain talent. Mais je suis nul en dictée.

À la maison, nous parlons le dialecte de Bafia, celui de ma mère. En famille, l'usage du français ou de l'anglais, les deux langues officielles du Cameroun, passe pour un manque de respect. Dès l'âge de 5 ans, après ma journée de classe, je file chez mon répétiteur. Ma mère est une visionnaire qui exige que j'apprenne l'anglais. Elle se saigne aux quatre veines s'il le faut pour m'offrir des cours particuliers. Elle a un talent rare pour les langues. Sur près de deux cents dialectes que compte ce pays, parfois sans racine commune, elle en parle jusqu'à vingt. C'est son passeport pour se faire comprendre et marchander auprès de ceux qui n'ont jamais fréquenté l'école. En tant que petit dernier, et voyageant souvent à ses côtés, je me familiarise avec ces idiomes chantants.

Peut-être a-t-elle eu l'intuition de me préparer au monde ?  
Voilà d'où je viens.

Pas d'un green paisible, mais d'un quartier qui ne dort jamais.

Pas d'un univers de silence, mais d'un joyeux désordre où se mêlent clameurs, tumulte et vie brute.

\*\*\*

Mais depuis quelque temps, maman est souffrante.

Elle a attrapé une « méchanceté », un mauvais sort jeté par un jaloux. Certains disent que sa maladie provient de résidus de cadavres conservés dans de l'eau, capables de ronger la peau au moindre contact. Sa cuisse est noircie, grignotée par endroits, où des asticots s'affairent déjà.

Mon père court chercher le guérisseur qui vit juste derrière la maison. Il est issu des Bassa, l'un des peuples les plus puissants du Cameroun, une tribu de guerriers, gardiens de la médecine traditionnelle. Maman est confiée à leurs mains. En quelques jours, toute trace a disparu et elle peut reprendre ses activités. Maman est sauvée.

Quelques semaines plus tard, le terrible mal la ronge à nouveau. Plus brutal. Plus vorace. Son beau-frère somme mon père de la conduire sur-le-champ à l'hôpital. Elle y restera un mois, impuissante face au mal.

Mon papa, très fâché, décide de l'envoyer dans son village pour un « blindage », rituel ancestral qui a le pouvoir de dresser un bouclier invisible contre les maladies, les mauvais sorts et les attaques mystiques. En la voyant quitter la maison, je me souviens surtout de sa cuisse. Pas de sa forme, mais de sa couleur. Un noir étrange, comme si la